

Voyage en terre

angevine :

*A la recherche des voix
oubliées*

Nouvelle

Par les élèves de quatrième D du collège Saint-
Exupéry

2023-2024

I

« Nous voici fin prêts !

- En es-tu certaine Julie ? Rien ne doit avoir été laissé au hasard, s'inquiéta Jean.

En effet, le 14 février 2024 était un jour historique. Trois personnes allaient entreprendre une expédition périlleuse et incroyable : voyager dans le temps.

Pendant plusieurs années, une équipe d'ingénieurs avait essayé de concevoir une machine capable de remonter le temps. Il semblait qu'ils y soient enfin parvenus. Il avait fallu ensuite se mettre d'accord sur l'époque et le lieu : tant de possibilités s'offraient à eux !

Julie se retourna vers Claude, le chef du projet Hermès :

« Avez-vous fini de programmer la machine ? »

Celui-ci ajusta ses petites lunettes rondes qui ne cessaient de glisser de son nez aquilin et esquissa un léger sourire :

« Oui, vous arriverez dans une rue adjacente à la place du ralliement, rue de la Charte : peu fréquentée, vous serez discrets. »

« Parfait. Je me suis chargée de nous faire confectionner des vêtements portés à cette époque afin que nous passions inaperçus. J'ai également pourvu nos bourses de francs germaniques, quelques pièces en argent et quelques pièces en cuivre qu'un ami numismate m'a confié, car nous aurons besoin de nous loger et de nous nourrir. »

Julie était historienne. Elle avait soutenu sa thèse sur l'histoire du mouvement féministe de 1868 à 1914 dans le Maine-et-Loire. Elle avait une large connaissance de cette époque et sa place au sein de l'équipe n'était pas usurpée. Pourtant, ce qui animait Julie dans ce projet était de pouvoir recueillir la voix des femmes anonymes de cette époque. Savoir ce qu'elles vivaient, pensaient, ressentaient. Lors de ses recherches aux archives départementales d'Angers, elle avait eu toutes les peines du monde à trouver des témoignages directs de femmes, quel que soit leur métier ou leur statut social et ce parce que depuis le code civil de 1804 elles ne comptaient pour ainsi dire pas !

Elle fut tirée de ses pensées par Jean, journaliste de son état, qui serait chargé de retranscrire cette étonnante aventure :

« Elise est arrivée. Je pense qu'il est temps de prendre place dans le cockpit. »

Le dernier membre de l'expédition était l'ingénieure qui avait participé à l'élaboration du projet Hermès avec Claude. C'était elle qui était leur pilote et qui aurait la tâche de s'assurer qu'ils rentreraient tous sains et saufs. Elle était, depuis toujours, passionnée par les romans de Jules Verne et avait consacré sa carrière à l'élaboration de ce projet insensé.

Tous prirent place dans la machine, non sans appréhension. Claude déclara solennellement :

« Aujourd'hui, mercredi 14 février 2024, Julie, Elise et Jean ont pris place à bord de la chronosphère à destination du 14 février 1873 à six heures du matin. Bon voyage à tous. »

Elise enclencha l'allumage et appuya sur la touche « entrer » qui validait le programme. La machine et ses occupants disparurent du laboratoire.

Jean, le journaliste



Par Nolhann

Elise, l'ingénieure



Par Nolhann

II

Le projet Hermès avait enfin abouti. Ils arrivèrent dans la rue de la Charte comme prévu et observèrent autour d'eux ; ils aperçurent alors une porte cochère qu'ils passèrent et découvrirent une grange remplie du foin de l'été précédent. Celui-ci devait servir d'alimentation aux chevaux des fiacres qui circulaient dans la ville. Ils décidèrent de cacher la chronosphère au fond de cette grange de manière à ce qu'elle ne soit pas découverte. Puis, ils longèrent la rue et arrivèrent place du Ralliement. Ils virent un enfant vendre le journal à la criée : « Le Figaro du 14 février à 1 franc ! Venez découvrir le procès d'une criminelle ! »

« Un procès ! s'enthousiasma Julie l'historienne.

- Et si nous l'achetions ? Répondit Jean le journaliste. »

Elise et Julie approuvèrent, ils allèrent donc à la rencontre du jeune vendeur de journaux et achetèrent le Figaro. Ils lirent le journal et virent que le procès était toujours en cours et qu'il continuerait aujourd'hui. Alors Jean demanda à aller voir le procès. Le procès concernait une femme criminelle qui s'appelait Marie-Madeleine Hérisse, qui avec son amant François Adrien Gautier, avait tué l'époux de Marie-Madeleine. Ils décidèrent tous les trois de se rendre au Palais de Justice pour assister au procès. Ils aperçurent une calèche et montèrent dans celle-ci pour s'y rendre. Lorsqu'ils arrivèrent devant le bâtiment, l'horloge de l'Église sonna et indiqua 7 heures. Le Palais de Justice était magnifique, mais malheureusement encore en construction. Ils entrèrent et s'assirent sur les bancs où des personnes étaient déjà présentes. Jean sortit son calepin, et le procès commença. Le juge appela à la barre, Anne Launay, la sage-femme de Marie-Madeleine :

« J'ai été appelée auprès de la femme Bruère deux fois pour accoucher : la première fois, il y a environ 6 ans ; et la seconde fois, il y a environ quatre ans.

[Elle] était malade. Elle a eu quelques douleurs et a enfin accouché dans la matinée. L'enfant est arrivé en même temps qu'une perte de sang considérable. Il n'était pas à terme et avait environ sept mois et demi. Il était bien conformé pour son âge. Il était venu mort, et j'ignore quelle en était la cause, et si ce ne serait pas l'hémorragie, qui l'aurait étouffé.

La seconde fois que j'ai été appelée, [...] la femme Bruère était en mal d'enfant et

Cartes postales de la place du ralliement début du XXème siècle



souffrait beaucoup. L'enfant est venu au monde vers cinq heures environ du matin ; [il] était de sexe féminin. Elle était forte de membre et de constitution, mais la respiration était gênée, je ne sais pour quelle cause ; et malgré tous les soins que j'ai apportés pour conserver la vie de l'enfant, elle a succombé une heure ou une heure et demi environ après l'accouchement. Cette enfant était à terme. Avant ces deux accouchements, la femme Bruère a eu, d'après ce que j'ai entendu dire, un avortement : et l'enfant âgé d'environ six mois était venu vivant. La vie [a échappé] à l'enfant ; car cette femme, d'après ce que j'ai entendu dire, n'aimait pas les enfants ; elle préférait plutôt ses plaisirs et la toilette, qui entraient complètement dans ses goûts ; et était contente de la mort de ses enfants. »

Les personnes défilèrent à la barre. Ils partirent au bout d'un certain temps car ils en avaient assez vu. Ils décidèrent d'aller dans un café. Ils échangèrent sur ce qu'ils avaient vu, entendu, et écrit :

« J'ai trouvé le procès très intéressant, déclara Elise, mais j'ai été étonné de la manière dont l'avocat d'Isidore a dénigré Marie-Madeleine, en disant que c'était elle qui avait tout organisé, et il a ajouté que ce n'était pas normal car une femme doit l'obéissance, la fidélité, et la maternité à son mari.

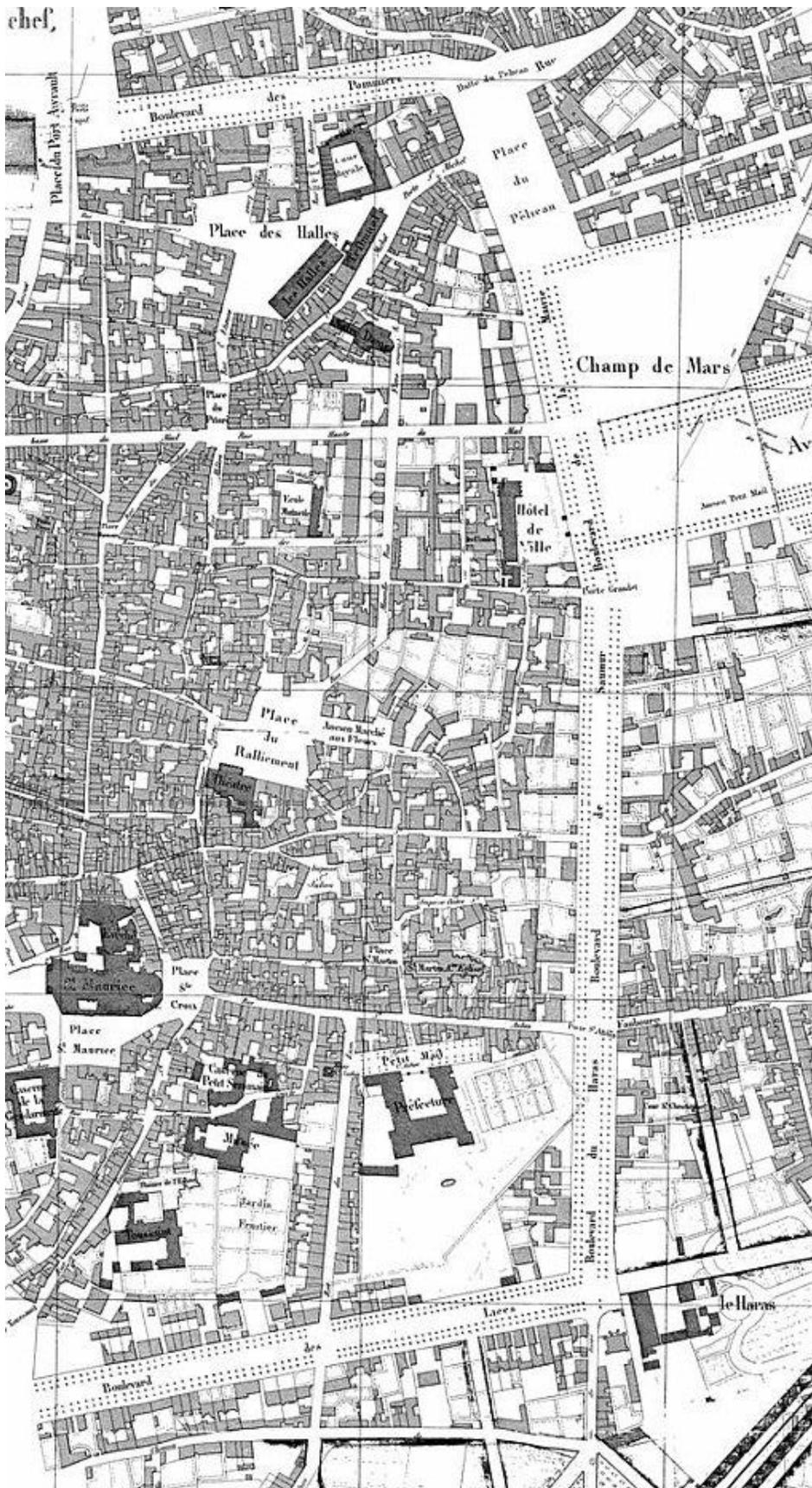
- Je suis d'accord avec toi, répondit Julie, mais à cette époque, les femmes n'avaient aucun droit. Pour moi, le plus choquant, c'est quand la sage-femme affirme que Marie-Madeleine n'aimait pas les enfants, qu'elle était contente de leur mort, et l'accuse de manière détournée d'avoir délaissé, voire tué ses enfants au moment de l'accouchement !

- Je trouve aussi cela choquant, mais l'acte n'est pas pardonnable puisqu'elle a quand même trompé puis tué son mari, tempéra Jean.

- Mais qu'est-ce que tu en sais ! Ce n'est sûrement pas elle qui a choisi son mari, elle ne l'aimait sûrement pas, peut-être était-il violent avec elle, s'insurgea l'historienne.

- Oui c'est vrai, je suis désolé, je n'y avais pas pensé. En plus, elle était très mal présentée dans le journal, le journaliste la décrit comme une paysanne ronde et laide, pour que les lecteurs pensent que c'est elle la coupable. Aussi, il est insinué qu'elle a manipulé Isidore, répondit Jean.

- Et si nous allions lui rendre visite en prison, pour lui poser toutes nos questions, proposa Elise.



« Plan géométrique de la ville d'Angers », par Hippolyte Priston, 1844. Archives patrimoniales Angers, 1 Fi 844.

- Mieux vaut attendre la fin du procès et le verdict, nous irons dans quelques jours, objecta Julie.

- Tu as raison, reprit Jean, et puis il nous faut trouver un hôtel pour la durée de notre séjour. »

Tous trois partirent en quête d'un hébergement. Ils connaissaient bien la ville, étant tous trois natifs d'Angers mais son visage était tout autre en 1873. Julie savait que de grands travaux avaient été entrepris dès 1808 avec la création des grands boulevards, des terrassements qui avaient pour but de désengorger le centre-ville et la redessinaient de façon haussmannienne. Ces travaux avaient duré plusieurs décennies et si l'on reconnaissait assez bien le tracé de ses rues qui avait peu changé, l'aspect des boutiques et les devantures était tout autre. De même qu'il n'y avait pas d'automobile, de bruit de moteur. Ils arrivèrent rue Saint-Aubin et virent l'hôtel du cheval blanc, c'était le plus grand de la ville. Fondé en 1485, il avait acquis une solide réputation et nombre de personnes célèbres y avaient séjourné tel l'écrivain anglais Henry James. Ils passèrent le porche et obtinrent trois chambres individuelles, payables d'avance et l'assurance de dîner d'excellente façon tant la renommée des cuisines était grande.

En attendant, ils décidèrent de se rendre dans une brasserie afin de déjeuner. Là, tout en déjeunant, ils observaient les gens, écoutant les conversations qui les animaient. Ils perçurent alors un groupe dont les discussions semblaient vives. Julie décida d'entrer en contact pour en savoir plus. Elle avisa une jeune femme qui portait une robe de bure simple, elle avait la mise d'une ouvrière.

« Bonjour madame, excusez-moi de vous aborder comme ça mais je vous entendais parler et vous avez mentionné Elizabeth Renaud, vous la connaissez ?

- Bonjour, oui nous revenons d'une conférence qu'elle animait au cirque théâtre. Ce qu'elle disait m'a fait réfléchir.

- C'est effectivement une personne passionnante, approuva Julie. Je suis avec deux amis et nous séjournons pour quelques jours à Angers. Le but de notre voyage est de rassembler des témoignages divers sur les habitants. Auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

- Oui, bien sûr, répondit la jeune femme, que souhaitez-vous savoir ?

La cour de l'hôtel, servant de salle à manger d'été. A droite, le maître d'hôtel Pierre Pinot. A l'arrière-plan, la salle à manger et ses vitraux de 1892 réalisés par l'atelier angevin Martin. Archives municipales Angers, 4 Fi 2241.



- Et bien, tout d'abord quel est votre nom et votre profession ?
- Je m'appelle Madeleine et je travaille dans l'usine Bessonneau.
- Que fabrique cette usine ?
- C'est une usine où l'on transforme le chanvre en cordage notamment. Moi je travaille dans l'atelier de peignage.
- Ce doit être un travail fatiguant, compatit Julie, sur quel thème portait la conférence d'Elisabeth Renaud ?
- Pas plus qu'un autre. La conférence portait sur les conditions de travail des ouvrières et les inégalités entre les hommes et les femmes.
- Qu'en pensez-vous ?
- Ce n'est pas facile de remettre en cause ce qui est établi depuis toujours. On dit que c'est comme ça et on l'accepte. Mais je suis d'accord avec elle, même si j'ai moins de courage et que je ne me battrais pas contre les hommes. Elisabeth va loin dans ses propos, elle critique l'Eglise, disant que c'est sa faute si les femmes sont considérées comme inférieures à l'homme. De ce fait, l'homme pense qu'il est normal que nous soyons moins payées, que notre travail ne soit pas garanti.
- Et que réclame-t-elle ?
- Elle réclame l'égalisation des droits donc les mêmes droits pour les femmes et les hommes.
- Avez-vous déjà ressenti cette inégalité dans votre travail à l'usine ? relança Julie
- A part mon salaire, bien moins important que celui des hommes et que, lorsqu'il y a moins de travail, nous soyons renvoyées vous voulez dire ? s'agaça Madeleine. Ce n'est pas le plus choquant effectivement, ce sont plutôt les abus d'autorité des hommes et plus particulièrement des contremaîtres, qui agissent à leur guise qui me dérange.
- C'est-à-dire ?
- Mon amie, qui est à la table d'à côté, s'est faite renvoyer pour avoir simplement sifflé en travaillant. Et, plusieurs camarades se sont faites, comment dire, toucher par le contremaître, si vous voyez ce que je veux dire.
- Ne s'est-elle pas plainte au directeur de l'usine ?



Femmes dans l'atelier de peignage du chanvre à l'usine Bessonneau (vers 1890). Collection particulière.

- Oh si mais il n'a rien fait. Pourtant, les hommes se sont mis en grève pour faire pression et demander le renvoi du contremaître mais le directeur a estimé que c'était de la « galanterie ». Vous imaginez ?

- j'en suis navrée et je trouve cela injuste. Mais cela changera un jour. Les hommes devront accepter que les femmes soient leurs égales, cela évoluera, je vous le promets, déclara Julie avec un sourire mystérieux.

- Je l'espère, car pour l'instant, je me sens vraiment insignifiante, je ne pèse rien dans tout ça : être une ouvrière et de surcroît une femme : qui nous écouterait ?

Julie sentit son cœur se serrer. Elle comprenait la détresse de Madeleine et l'injustice que toutes les femmes subissaient au quotidien mais, elle ne pouvait rien dire.

- Je vous remercie infiniment de m'avoir parlé aussi sincèrement. J'espère que votre situation s'améliorera.

Elle retourna auprès de Jean et d'Elise qui avaient suivi cette conversation. Leur visage était fermé et ils eurent du mal à se défaire de ce sentiment d'impuissance. L'après-midi touchait à sa fin et ils décidèrent de se promener un peu avant de rentrer à l'hôtel pour dîner. Ils allèrent marcher dans le jardin du mail. Ce parc avait été aménagé pour l'exposition de 1858 et la ville avait décidé de le garder ainsi depuis. Ce fut un agréable moment même si la température de ce mois de février était glaciale. Ils oublièrent un peu leur entrevue avec Madeleine. Ils savaient qu'ils ne pouvaient rien faire, tout cela était passé. Ils rentrèrent à l'hôtel se rafraîchir avant de se rendre dans la salle à manger.

Ils passèrent ainsi une agréable soirée, discutant des changements de mode de vie en un siècle et demi, passant en revue les avantages de la technologie et de la vie moderne mais également de son lot d'inconvénients : la pollution, une société de consommation, de gaspillage, une vie plus anonyme où les liens sociaux se tissent davantage de manière virtuelle que dans la vraie vie. Chacun regagna ensuite sa chambre.

III

Au matin, ils décidèrent d'aller voir la place la Rochfoucault pour aller voir à quoi elle ressemblait en 1873. Après le petit déjeuner, ils prirent le pont pour traverser la Maine. Ils débouchèrent alors sur ce qui est devenu la place. Elle n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui mais plutôt une gigantesque mare de boue.

Jean et Julie prirent des notes.

« Pourquoi n'allons-nous pas voir l'Hôpital Saint-Jean qui accueille aujourd'hui les œuvres de Lurçat, proposa Julie ?

Tandis qu'ils nous pataugeaient dans la boue pour accéder à l'hôpital, ils virent au loin des gens s'activer dans ce vieux monument. Ils s'approchèrent et pénétrèrent à l'intérieur. Ils admiraient ces magnifiques voûtes en arc brisé quand une voix derrière eux les interpella :

« Que faites-vous ici ? »

C'était une religieuse d'une trentaine d'années portant un voile noir dont aucun cheveu ne sortait. Elle portait également une large guimpe recouvrant son cou jusqu'aux épaules et un long manteau noir.

« Nous venons apporter notre aide aux personnes dans le besoin ! dirent-ils pour justifier leur présence.

- Parfait, suivez-moi j'ai une mission pour vous. »

Ils la suivirent dans les couloirs de l'hôpital jusqu'à une salle regroupant des dizaines de personnes relativement âgées.

« Distribuez ces plateaux de nourriture à chacun de ces patients, ordonna la bonne sœur.

Elle les regarda distribuer la nourriture jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de ration à donner.

A la fin de leur tâche, ils engagèrent la conversation.

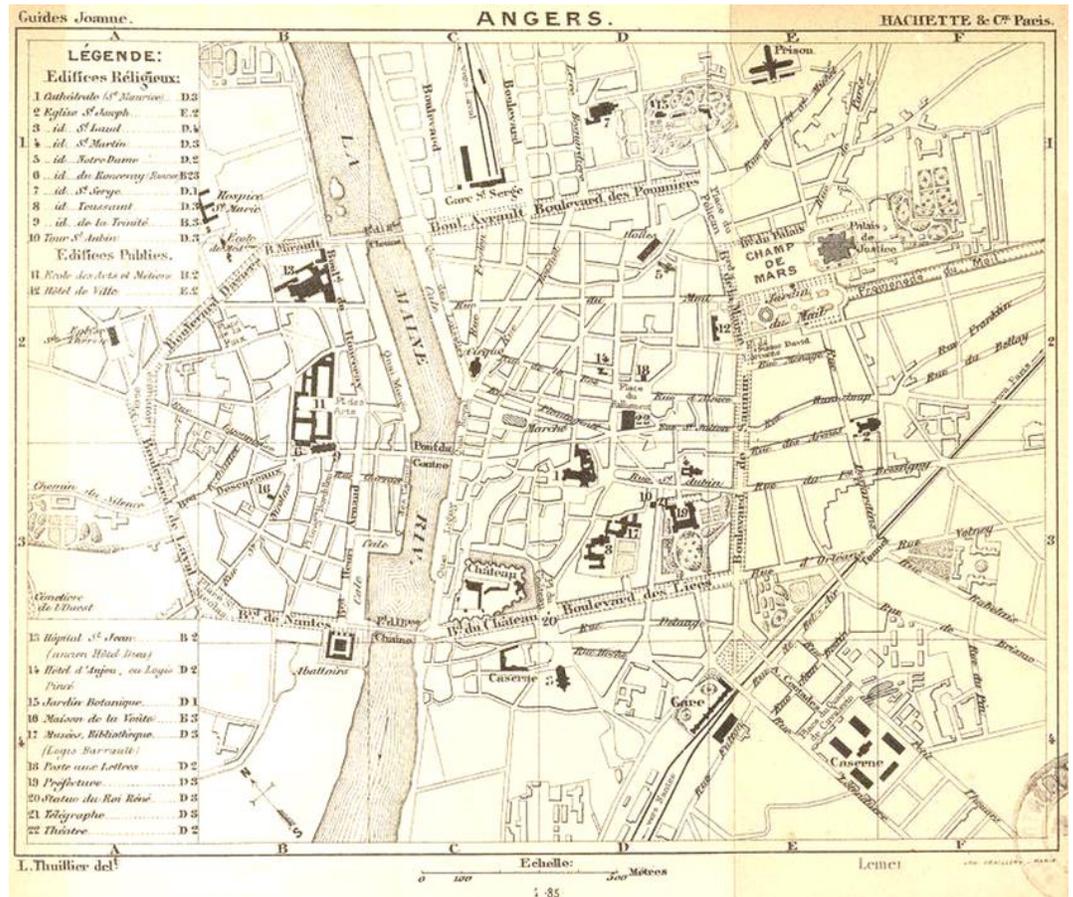
« Que faites-vous ici ? Vous n'êtes pas médecin ?

- Non, effectivement, vous n'avez pas tort mais je suis ici car j'aide les gens en ma qualité de sœur, dit-elle.



« Angers en ballon », avant 1870 dessiné d'après nature et lithographié par Jules Arnout, imp. Lemerrier à Paris. ARCHIVES MUNICIPALES ANGERS, 2 FI 335

Plan d'Angers, dans *Angers* collection des Guides Joanne, Librairie Hachette et C^{ie} (Paris), imprimerie A. Lahure (Paris), [1886](#)



-c'est difficile ?

-oui

-pourquoi ?

-Oh il y a beaucoup de choses à dire : tout le rythme est compliqué à suivre, j'ai des « corvées » toute la journée et je n'ai pas de temps pour moi et pour mon hygiène. Je travaille pour la communauté le dimanche. Les prières sont très strictes.

- Quelles sont vos missions quotidiennes ?

- Je soigne les malades, je prie, j'ai des obligations religieuses et je m'occupe des personnes âgées.

- Quel est votre emploi du temps ?

- Je me réveille à 5h et je n'arrête pas jusqu'à 18h

- C'est intense ! Mais quelles sont exactement vos différentes obligations ?

- Je ne vais pas vous dire le contraire ! Si vous en voulez le détail, vous pouvez consulter la liste de nos différentes tâches.

- Merci, comment avez-vous eu l'idée de devenir bonne sœur ? demanda Jean.

- Je n'ai pas vraiment eu le choix, répondit la sœur.

- Pourquoi ?

- C'est le prix à payer pour que ma famille soit protégée par Dieu.

-D'accord et ... s'interrompit-elle soudain, désolée mais je vais rater la prochaine prière si je ne vais pas au cloître. Je vous donne rendez-vous après la prière devant le cloître. Pendant ce temps, vous pouvez aller chercher les documents concernant mon emploi du temps au bureau de sœur Mathilde.

Elle partit précipitamment.

Ils allèrent donc au bureau pour récupérer le document. Ils le récupérèrent sans encombre puis se dirigèrent vers le lieu de rendez-vous et attendirent.

Sur le chemin, personne ne parlait jusqu'à ce que Jean se décide à briser le silence.

-Pourquoi n'a-t-elle pas le choix ? demanda-t-il à l'attention de Julie.

Ordre de nos Observances.

- À 5 heures, le réveil.
À 5^h^{res} $\frac{1}{2}$, l'oraison jusqu'à 6^h^{res} $\frac{1}{2}$.
À 6^h^{res} $\frac{1}{2}$, le déjeuner des pauvres malades
où toutes les sœurs se rendent.
À 7^h^{res} $\frac{1}{2}$, Prime et Tierce, puis la 1^{re}
Messe, Sexte et None, ensuite le
déjeuner des sœurs, après lequel chacun
se rend à son emploi.
À 9^h^{res} $\frac{1}{2}$, lecture spirituelle fait dans l'emploi.
À 10^h^{res} $\frac{1}{2}$, le dîner des pauvres.
À 11^h^{res}, excepté en Carême, l'examen par-
ticulier, puis le dîner de la communauté.
À 11^h^{res} $\frac{1}{2}$, la récréation jusqu'à midi trois
quarts, ensuite la visite au St-Sacre-
ment, puis l'obédience où les sœurs
rendent compte à la Supérieure des
observances qu'elles ont manquées et lui
demandent leurs permissions.
À 1^h^{res} $\frac{1}{2}$, Grande silence, chaque sœur,
autant que l'emploi le permet, doit
être dans sa cellule.
À 2^h^{res}, le travail commun, à la salle de
cours ou dans les emplois.
À 2^h^{res} $\frac{1}{2}$, lecture spirituelle en commun
jusqu'à 3 heures.
À 4^h^{res}, Vêpres et Complies.
À 4^h^{res} $\frac{1}{2}$, l'instruction aux pauvres malades.
À 5^h^{res}, leur souper.
À 5^h^{res} $\frac{1}{2}$, celui de la Communauté, puis
la récréation.
À 7^h^{res} $\frac{1}{2}$, l'obédience comme après la
récréation de midi.
À 7^h^{res} $\frac{1}{2}$, Matines, ensuite l'Angelus,
le veu la visite, la lecture de l'abrégé
de la méditation du lendemain, l'examen.
À 8^h^{res} $\frac{1}{2}$, la recollection, toutes les sœurs

- C'est pour des raisons d'argent ou par croyance.

Le soleil allait se coucher quand la sœur apparut enfin au coin du cloître elle s'assit en face d'eux.

- Avez-vous pu récupérer le document ?

- oui nous l'avons juste ici, dit Elise en le sortant. Et nous avons eu le temps de l'étudier.

- Quelles sont les corvées dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?

- Oh ces « corvées » sont de s'occuper de personnes malades ou âgées qui ne peuvent s'occuper d'elles-mêmes ou encore le travail manuel deux fois par jour.

-Mais vous ne communiquez jamais entre vous ?

-Si, après la récréation, nous avons quelques minutes de détente mais pas question de se faire plaisir car le plaisir est pêché.

-Votre travail mérite notre admiration, c'est intense et c'est surtout un sacrifice d'une vie passée à aider les autres, déclara Jean.

- Vous pensez que cela serait possible à notre époque ? demanda-t-il discrètement à Elise et Julie.

-A notre époque cela serait impossible car le monde est auto centré sur lui-même ! lui murmura Elise.

-Merci pour ces informations, dit Jean.

-De rien.

-Merci et au revoir dit Elise en se levant de sa chaise.

-Au revoir. »

Les trois explorateurs repartirent pour l'hôtel et s'écroulèrent dans leur lit.

IV

Au matin, les trois amis s'arrêtèrent devant un petit étal sur la place du marché où un paysan aux sabots pleins de paille, portait un béret sale sur la tête, un pantalon à moitié déchiré et une chemise qui avait dû un jour être blanche. Il était accompagné de sa femme dont la robe était recouverte d'un grand tablier et portait une coiffe blanche sur la tête. Ils proposaient de nombreux légumes à vendre, des œufs, du lait, de la crème et du beurre. Tout en regardant son étal, ils demandèrent à l'homme :

« Nous sommes nouveaux dans cette ville et nous souhaiterions séjourner en dehors de la ville, à la campagne, si nous payons, pouvons-nous dormir dans votre ferme ?

- Hmm...Ct'i vous payez cla peu-êt bin possib' pour sûr ! C'soir, montez dans charrette et qu'on vous emmène. Et pis on vous fera visiter notre terre ! Nous habitons Chaudefonds.

- Merci beaucoup »

Les trois amis attendirent la fin du marché et montèrent dans la charrette avec les légumes invendus.

Une fois arrivés à la ferme ils découvrirent que celle-ci tenait plus de la grange que de la maison d'habitation. Les champs étaient surtout composés de blé et de vignes. La chaumière était petite, en pierre seulement et avec un toit en chaume peu résistant. Le paysan et sa femme les accueillirent à leur table et ils leur montrèrent l'endroit où ils allaient dormir, ils auraient peu d'intimité car il n'y avait qu'une seule pièce où au fond étaient installés les lits, la table de l'autre côté et un feu au milieu qui servait de chauffage et de cuisine. À l'étagé, se trouvaient les réserves de foin. Pendant que la femme faisait les lits, ils lui posèrent quelques questions :

« Comment vous appelez-vous ?

- J'm'appelle Marie.

- Pouvons-nous vous suivre dans vos activités quotidiennes demain ?

- Vs'êtes bin bizzard mais vs'êtes bin gentil aussi donc si vous l'voulez tant.

- Merci, à demain. »

Le lendemain matin, ils ne trouvèrent que Marie dans la maison, son mari étant parti aux champs et les enfants étaient à l'école. Le couple avait cinq enfants, trois

filles et deux garçons. Ils étaient donc seuls avec elle et ils en profitèrent pour lui poser quelques questions :

« Que faites-vous de votre journée ?

- Ben j'fais le ménage et pis j'm'occupe de la maison, de la cuisine et des bêtes.

- Et cela vous convient-il ?

- On est pauvre mais on fait ce qu'on peut. J'ai pas trop le choix, on m'a dit de l'faire alors j'le fais ! Bon excusez-mé, faut qu'j'parte aider l'homme aux champs.

- Si ça ne vous dérange pas, nous allons vous accompagner.

- Oui si l'vous souhaitez »

Ils suivirent Marie jusqu'à un champ où poussaient des rutabagas, des navets, topinambours et poireaux. Elle récoltait ce qu'ils vendraient au marché du lendemain. Les trois amis mesurèrent le travail de Marie et observèrent son mari qui binait la terre, retirant les plus gros cailloux un à un. Quel travail de forçat ! Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et Jean en profita pour lui adresser la parole :

- Bonjour, vous étiez déjà partis lorsque nous nous sommes levés et nous ne nous sommes pas présentés, je m'appelle Jean.

« J'm'appelle Joseph

- Que cultivez-vous ?

- Ça dépend de la saison, là c'est les racineux, les légumes d'hiver mais j'fais de la vigne surtout, du foin pour les bêtes, un peu de blé aussi.

- Quelle quantité produisez-vous ?

- Ben pas beaucoup, on n'a pas assez d terres.

- Mais donc que mangez-vous si vous ne pouvez pas vivre de vos récoltes ?

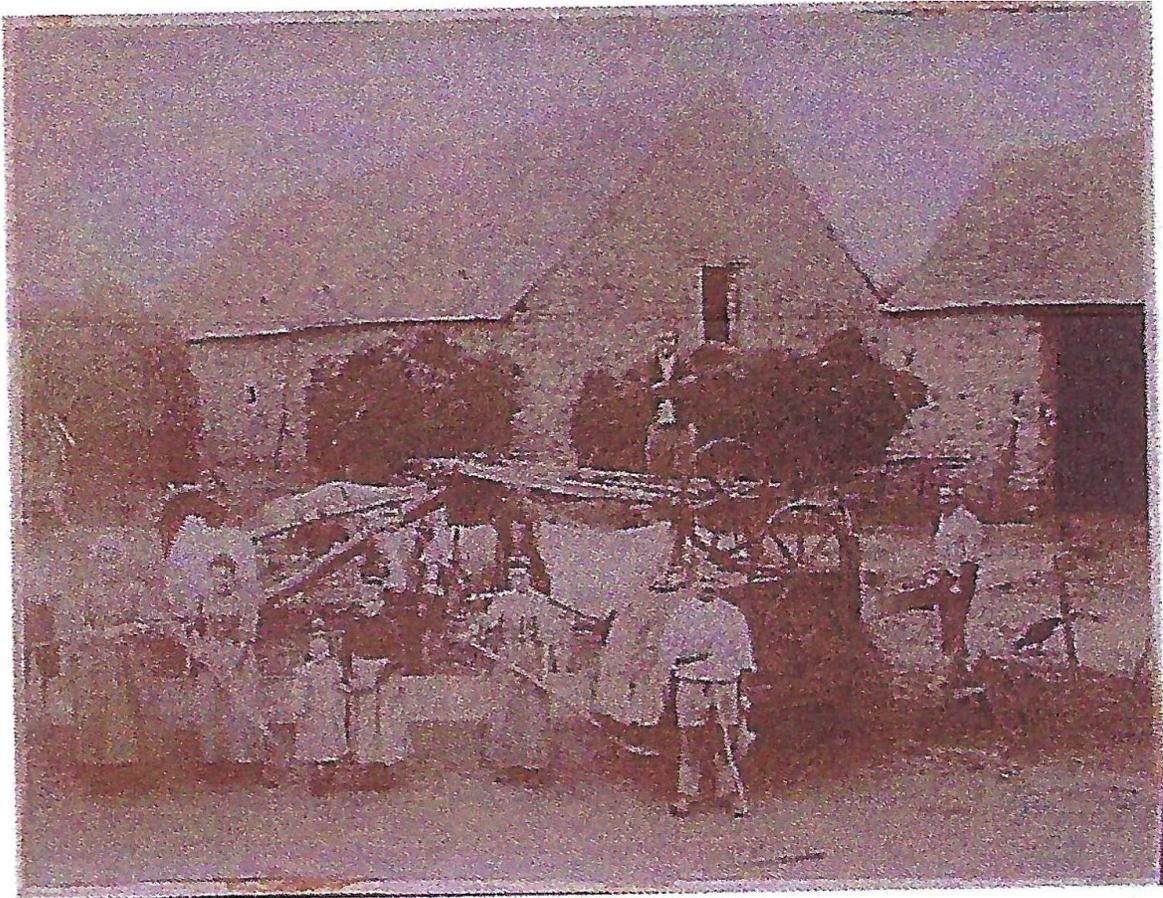
- On vit quand même, on n'est pas riche mais on meurt pas de faim !

- Merci de nous avoir accordé de votre temps nous vous laissons. »

Ils rentrèrent à la chaumière et trouvèrent les enfants qui rentraient de l'école. Ils avaient l'air pressé.

« Bonjour les enfants ! Où courez-vous comme ça ?

Cartes postales du début du XXème siècle



- On part aux champs aider l'père et la mère ! déclara Hugo
 - Vous aussi vous y travaillez ? demanda Jean
 - Bien sûr, c'est beaucoup d'travail, reprit Anne, qui était l'aînée.
 - Qu'allez-vous y faire ?
 - Nous allons à l'étable, donner à boire aux vaches et les traire. Et puis faut nettoyer la soue à cochon, leur donner à manger aussi, continua la petite fille.
 - Et cela vous plaît-il ?
 - On n'a pas l'choix.
 - Et vous voudrez continuer plus tard ?
 - Les gars n'ont pas l'choix et nous, les filles on va d'venir femme de fermier ou domestique c'qui nous permettrait d'gagner mieux not' vie, trancha Colette.
 - Vous êtes sûrs de ne pas vouvoir faire un meilleur métier ?
 - Impossib', père veut pas et on peut pas faire d'études, dit amèrement Albert.
 - Vos parents ne vous ont jamais dit d'essayer de faire plus d'études ?
 - D'jà qu'on travaille trop à l'école d'après l'père et la mère. Non y a qu'une seule chose à faire : gagner de l'argent, continua le jeune homme.
 - Mais c'est horrible comme vie !
 - C'est comme ça, dirent-ils en haussant les épaules.
- Ils se rendirent compte de la fatalité de la vie paysanne, et du fait que personne ne faisait quelque chose pour changer ça.
- Le soir, ils mangèrent un pot au feu traditionnel ! Joseph leur avait assuré que ce n'était pas souvent !
- « Vos filles vont-elles à l'école demain ?
- Pour sûr. Y a moins de travail à la ferme l'hiver et c'est bien qu'elles sachent lire et écrire comme nos garçons.
 - Pensez-vous que nous pourrions les accompagner afin de rencontrer leur institutrice ?

- J'pense ben mais faudra demander à madame Lacroix, arrivés sur place, répondit Joseph.

- C'est très aimable, remercia Jean »

Accompagné des filles, le trio se dirigea vers l'école où l'enseignante Aimée Lacroix travaillait. A ce moment, ils virent les élèves et l'enseignante sortirent de la salle de classe. Toutes les écolières coururent pour aller jouer dans la cour. Quatre élèves jouaient à la balle et se faisaient des passes entre elles, deux autres s'amusaient à faire tourner des cerceaux autour de leur taille. Trois jeunes filles jouaient à la marelle et riaient aux éclats derrière un grand sapin. Deux écolières regardaient à travers le grillage qui séparait les deux cours. Elles semblaient envier les garçons qui pouvaient faire du sport et se demandaient pourquoi elles ne pouvaient pas faire comme eux. Ils se dirigèrent alors vers l'enseignante.

Jean lui demanda :

« Bonjour, nous aimerions vous poser quelques questions sur votre profession.

- Bonjour à vous, j'accepte volontiers, répondit Aimée Lacroix.

- Pourriez-vous nous faire visiter l'école ?

- Bien évidemment, suivez-moi, je vais vous présenter la salle de classe. »

Lorsqu'ils arrivèrent devant la salle de classe, ils virent une douzaine de pupitres alignés sur deux rangées. Le bureau de la maitresse se trouvait au fond de la salle sur une petite estrade devant un grand tableau à craie.

Julie demanda à l'enseignante :

« Nous aimerions savoir ce que vous faites étudier à vos élèves.

- J'apprends à mes élèves à lire et à écrire mais aussi à tenir leur future maison : cuisine, couture, lessive, soins médicaux, jardinage, élevage de volaille... A la fin de leur scolarité, elles seront aptes à devenir mère de famille. Mais j'aimerais beaucoup pouvoir enseigner à mes élèves les mêmes matières qui sont enseignées aux garçons. Elles devraient pouvoir faire le métier qu'elles veulent. Je trouve cela scandaleux que les hommes pensent des femmes qu'elles sont moins intelligentes et incapables de faire les mêmes métiers qu'eux. Un jour peut-être cela changera... . Je vous propose maintenant de m'accompagner servir le repas aux élèves. »



École Victor Hugo, Angers, 1899 (11 Fi 1401)

Ecoles de filles, fin XIX^es. (collection C. Port)



Ils arrivèrent dans le réfectoire et ils virent toutes les élèves debout devant leur assiette en attendant d'être servies. Elles portaient toutes une robe, par-dessus celle-ci, elles avaient une blouse assez large qui les empêchaient de se tacher avec l'encre qu'elles utilisaient pour écrire et avaient les cheveux noués en nattes. Le trio s'installa avec l'enseignante.

Elise demanda à Aimée Lacroix :

« Pour notre article, nous aimerions savoir combien vous gagnez ? »

Aimée eut un petit sourire triste puis répondit :

- Je ne gagne pas d'argent, seuls les hommes ont un salaire. C'est mon mari qui gagne de l'argent pour moi et ma famille. J'aurais aimé ne pas me marier mais je ne peux pas vivre sans mon époux car je ne peux gagner d'argent. C'est mon père qui l'a choisi pour moi.

- Pourquoi ne demandez-vous pas un salaire ? demanda Elise, attristée par le récit de l'enseignante.

- Je l'ai déjà fait, j'ai envoyé une lettre à monsieur le préfet. Je lui ai demandé un salaire égal à celui des hommes, mais je n'ai pas eu de réponse à cette lettre. La paroisse accorde 200 francs aux instituteurs mais pas aux institutrices.

- Merci pour ces précieuses informations, dit Jean en se dépêchant d'écrire sur son carnet.

- Est-ce que les enfants des paysans avec qui nous sommes venus ont plus de difficultés scolaires ? demanda l'historienne.

- Oui effectivement, elles vont souvent aider leurs parents car ils ont besoin de mains d'œuvres, elles peuvent aider leur mère au marché, à laver le linge au lavoir, pour garder les troupeaux ou aider aux champs, répondit l'institutrice. Je trouve que les parents ne prennent pas en compte l'éducation de leurs enfants. Pour eux l'école est inutile, ils n'ont pas besoin de savoir plus que ce dont ils auront besoin plus tard. Très souvent, ils exercent le même métier que leurs parents, ou sont placés comme apprenti chez un artisan. En outre, ces enfants sont une main d'œuvre souvent nécessaire. Je souhaiterais qu'ils laissent leurs enfants aller à l'école pour qu'ils apprennent à réfléchir, à choisir le métier qu'ils voudraient exercer. A présent, je dois vous laisser pour continuer de faire la classe à mes élèves.

- Merci beaucoup, ce fut un plaisir, au revoir, salua Jean. »

Ils se dirigèrent vers le portail.

Le silence s'installa.

Julie demanda choquée :

« Je savais que la vie des femmes était difficile mais son récit m'a beaucoup touchée. Le contraste par rapport à aujourd'hui est très important. Qu'en avez-vous pensé ?

- Je trouve ça frustrant que les institutrices n'aient pas de salaire, cela revient à dire que leur travail n'est pas considéré, déclara Elise, je savais que les femmes étaient sous-estimées mais pas à ce point. Je suis émue car, malgré cela, on sent à quel point cette femme aime son métier.

- Ce qui m'a le plus frustré, ajouta Jean en continuant d'écrire sur son carnet, ce sont les deux petites filles qui observaient les garçons, elles semblaient les jalouser, envier ce qu'ils avaient le droit d'étudier et de faire. Ils semblaient tellement plus libres !

- C'est triste, effectivement. Ne tardons pas, les filles sont déjà parties. Rattrapons-les. »

Et ils rentrèrent à la ferme.

Le lendemain matin, ils allèrent voir Marie, qui était en train de battre la crème pour faire du beurre.

« Bonjour Marie, hier nous n'avons pas pu voir toute votre journée, pouvons-nous vous suivre aujourd'hui ?

- Oui si l'vous souhaitez. J'vais pas tarder à partir au lavoir.

- D'accord ! »

Ils se rendirent au lavoir, au bord du layon.

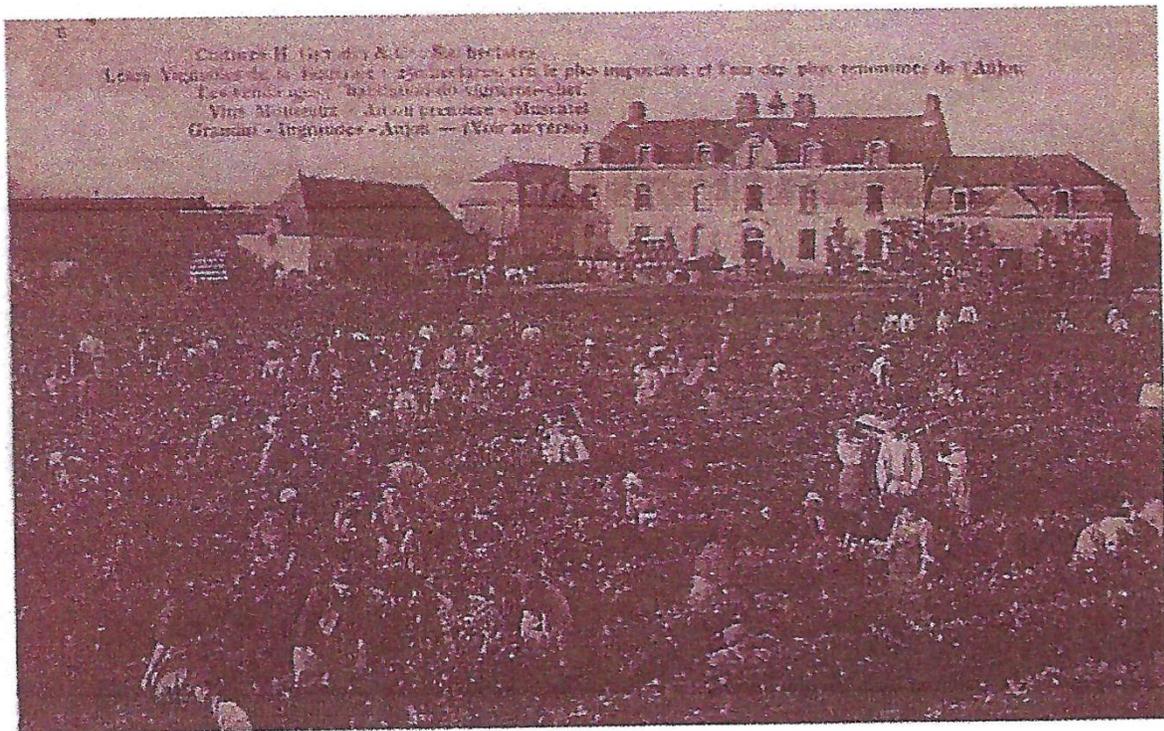
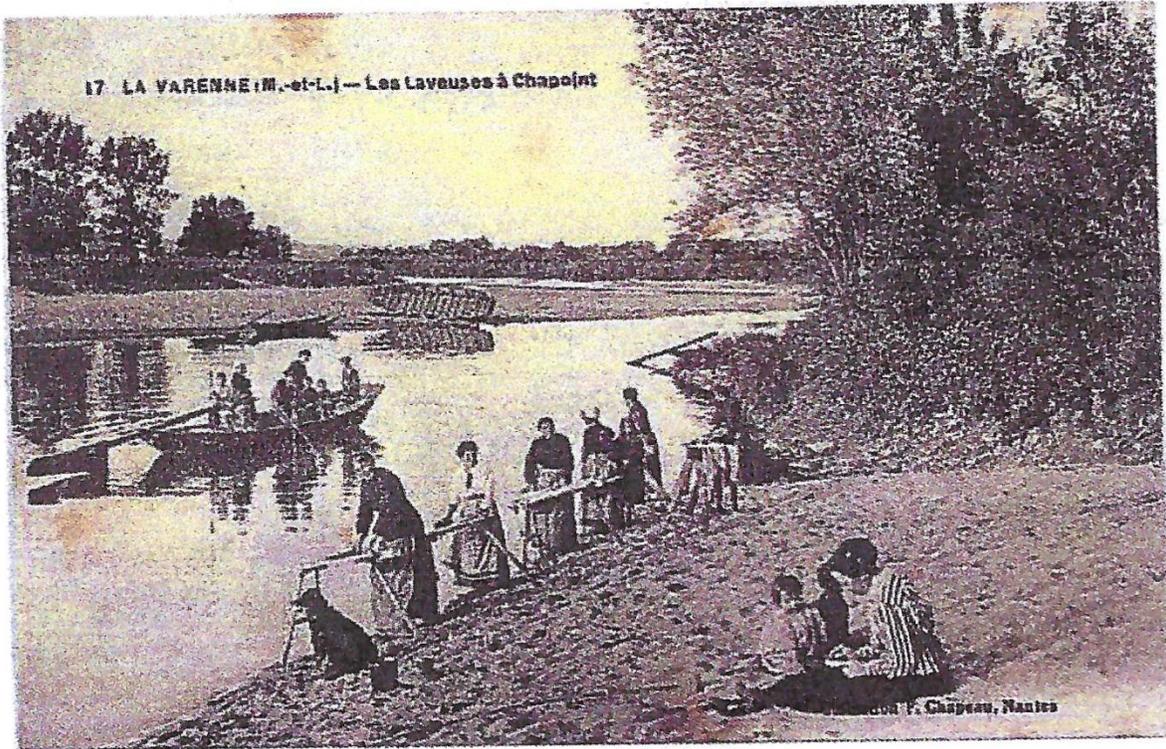
« C't'un endroit très convivial où nous pouvons parler ent'e femmes loin d'nos maris, dit Marie

- Ce n'est pas trop difficile de laver tout le linge toute seule ?

- Oui cé ben compliqué nous avons mal au dos et l'eau est froide.

Une fois le lavage terminé, ils suivirent Marie qui devait encore étendre son linge, ramasser les œufs, et préparer le déjeuner.

Cartes postales du début du XXème siècle



« Avez-vous du temps pour vous reposer ?

- Non nous travaillons en't 16 et 19 heures par jour et n'nous reposons pas lorsqu'e nous avons un bébé dans le ventre.

- Faites-vous aussi d'autres taches ?

-Oui, je ramasse les légumes. »

Après être rentrés, Marie leur proposa de l'accompagner au marché, ils acceptèrent et arrivèrent en ville.

« Qu'avons-nous à vendre ?

- Nous vendons les légumes selon les saisons, là j'ai c'qu'on a ramassé hier, et puis je vends du lait, du beurre et de la crème qui proviennent de nos vaches, des œufs et du vin

- Et cela vous rapporte assez ?

- De quoi vivre.

- Et faites-vous ça toute seule ?

- Oui, Joseph a pas l'temps pour ça, la dernière fois c'était exceptionnel. »

Ils avaient passé toute l'après-midi à vendre les produits avec Marie. En discutant, ils apprirent qu'elle était la petite dernière de sa famille et qu'elle avait été donné à une autre ferme pour travailler.

C'est là qu'elle s'était mariée à Joseph (les mariages étaient souvent arrangés à cette époque.) En rentrant à la ferme, Marie leur annonça :

« Ce soir, y a d'la soupe, mais avant faut qu'vous vous laviez. Le dimanche faut être prop'! Après la messe, Emile, mon frère devrait nous faire une visite.

- Ah ! Que vient-il faire ici ?

- Il prépare l'mariage de Mademoiselle Bigot, c't'un grand événement ! »

De retour, ils se lavèrent dans un bac d'eau avec un peu de savon. Puis, ils dînèrent en famille et allèrent se coucher :

« C'est incroyable le travail d'une paysanne en une seule journée ! déclara Elise

- C'est épuisant, je ne sais pas comment elle fait ! renchérit Jean, Moi rien qu'à la suivre toute la journée, je suis éreinté. Bonne nuit les amis. »

Ainsi, le lendemain, comme l'avait annoncé Marie, son frère Emile arriva à la ferme :

« Bonjour Joseph ! J'vins porter la commande pour le mariage de Mlle Bigot. Même qu'y a du grabuge.

Joseph leva un sourcil épais :

- A bon ?!

- Mlle Bigot veut plus se marier.

- Bah t'façon elle n'a pas l'choix.

L'homme s'aperçut alors de la présence de nos trois voyageurs :

- Qué qu'c'est qui nous r'garde ?

- Des journalistes parigots qui s'intéressent à la vie d'Angers.

Jean, qui voulait savoir qui était cet homme s'avança :

- Oui, je suis un journaliste du Gaulois accompagné par mes collègues.

- Oh. Et moi j'suis domestique chez les Bourgeois Bigot. A quoi q'cé que vous vous intéressez ici ?

- La vie des gens. On va leur parler et on fait des articles de journal.

- J'sais pas lire moi alors tout ça, vot' feuille de choux là... Mais bon y'en a ptêt que ça intéresse à la capitale c'que nous autres on fait ici. Rétorqua le domestique, puis il se tourna vers Joseph :

- Bon, pour la commande y va falloir deux porcelets, trois oies bien grasses et cinq livres de mogettes. Faut encore qu'je passe chez le poissonnier, j'passerai chercher tout ça avec la charrette dans une semaine. Topette Joseph.

Elise, sentant filer une occasion en or, se lança :

- Pensez-vous que nous pourrions parler à Mlle Bigot ?

- J'peux vous emmener, vous lui d'manderez, lui répondit le domestique. »

Nos trois complices s'adressèrent un regard entendu et le suivirent. Ils prirent alors congé des paysans en les payant et en les remerciant chaleureusement pour leur accueil.

Sur le chemin, ils purent discuter avec Emile. Ils apprirent qu'il était au service de la famille Bigot depuis ses seize ans. Il était assez content de cet emploi qui lui procurait l'assurance d'être logé et nourri, d'avoir également un salaire correct. Il occupait plusieurs fonctions, sorte d'homme à tout faire : jardinier, palefrenier, menus bricolages, cocher, Ses employeurs étaient une riche famille bourgeoise qui avait fait fortune dans le fret de marchandises sur la Loire. Ils possédaient plusieurs bateaux et employaient des mariniers chargés de transporter des pierres de tuffeaux, de la chaux et autres marchandises à Nantes et en Bretagne. Arrivés chez M. et Mme Bigot, Les trois amis découvrirent une grande demeure bourgeoise en tuffeaux, entourée d'un parc arboré. Emile alla prévenir Mademoiselle Bigot de notre venue.

« Madame y'a des gens de Paris qui veulent vous parler.

- De Paris ! S'exclama la jeune fille, que viennent-ils faire ici ? Installez-les dans le salon de réception, je les y rejoins tout de suite. »

Cinq minutes plus tard, une jeune femme apparut sur le seuil de la pièce. Elle portait une longue robe bleu nuit qui la couvrait du cou jusqu'aux chevilles. Le taffetas donnait des reflets à la robe qui était rehaussée de dentelles aux poignets et à l'encolure. Ses cheveux étaient attachés en un chignon strict dont aucune mèche ne s'échappait. Sa taille paraissait si menue qu'il n'eut pas été impossible à Jean d'en faire le tour avec ses deux mains. Elle portait à l'évidence un corset qui lui comprimait le buste et semblait limiter sa respiration tout comme ses mouvements, l'obligeant à se maintenir toujours droite. Quelle horreur, pensa Elise, le corset était un véritable instrument de torture, le corps des femmes était complètement déformé par cet accessoire de mode, il provoquait souvent des malaises, heureusement qu'il a disparu. La jeune femme s'avança et s'assit dans un fauteuil avant de prendre la parole :

« Bonjour que me vaut l'honneur d'une visite de gens de Paris ?

- Bonjour madame, déclara Jean, je suis un journaliste parisien pour le Gaulois et mes collègues et moi-même faisons des articles sur la vie en dehors de la capitale en questionnant des personnes que nous rencontrons.

Julie prit la suite de son ami :

- Pourriez-vous nous parler de vous ?



Huile sur toile. Henry Fantin-Latour.
Musée de Grenoble.



Caricature de 1830, par William Heath.

- Oui bien sûr ! Je suis très heureuse de pouvoir participer à ce projet.
- Nous vous en remercions d'avance.
- Par où commencer ? Que voulez-vous savoir au juste ?
- Votre éducation par exemple. En quoi a-t-elle consisté, est-elle différente dans nos provinces ?
- Comme la plupart de mes amies de la bonne société, on m'a envoyée dans un couvent. J'y ai appris les notions de droit usuel, les travaux à l'aiguille, l'économie domestique, l'hygiène et la gymnastique.
- A quoi cela vous a-t-il mené ?
- Je pense qu'on m'a appris à devenir une bonne épouse et une mère dévouée, déclara-t-elle avec une rage contenue.
- Vous ne semblez pas satisfaite de cette éducation, remarqua Elise.
- Oui, cela ne me plaît pas trop car on a tracé ma vie à ma place. J'aurais aimé devenir musicienne mais je n'ai pas le droit d'exercer un métier et encore moins un « métier d'homme ». J'ai toujours adoré jouer du piano, j'ai longtemps eu un professeur particulier et mes parents l'encourageaient car cela était une distraction saine et qui montrait une jeune fille accomplie. Seulement, lorsque j'ai parlé d'entrer au conservatoire de Paris car, celui-ci accepte les femmes depuis sa création en 1795, mon père était furieux et m'a interdit de jouer.
- Pourtant, vous avez un train de vie luxueux, vous ne manquez de rien, hasarda Julie.
- L'argent fait-il le bonheur ? J'ai souvent l'impression d'être un oiseau en cage. Certes, une cage dorée mais prisonnière quand même !
- Lorsqu'on nous étions à la ferme, on a entendu parler de votre mariage, dit Jean qui ne dit rien du refus que leur avait confié Emile, êtes-vous heureuse de vous marier ?

Non, évidemment ! Mon père a arrangé mon mariage avec un riche marchand, il est vieux : il a quinze ans de plus que moi, il est veuf. Il cherche une nouvelle femme pour s'occuper de ses enfants et tenir la maison. Mais, vous, comment avez-vous réussi à travailler ?

- Nous sommes deux sœurs, mentirent-elles notre père étant déjà dans le milieu du journalisme et étant assez aisé il nous a autorisé à faire des études. Comme nous voulions travailler, notre père étant propriétaire du journal, il nous a formées et nous a trouvé un poste pour faire des articles sur la mode et les enfants. Ce ne sont jamais de grands articles sur la politique ou des sujets sérieux mais cela nous permet d'être indépendantes. Et malgré les critiques et les insultes des collègues, nous sommes ici devant vous.

- J'admire votre père, il est ouvert d'esprit alors que le mien ne l'est pas. Quand je lui ai dit que je ne voulais pas me marier avec l'homme qu'il m'avait choisi et les conditions qu'il allait m'imposer il m'a répondu : « les femmes n'ont jamais rien choisi et ça ne changera pas maintenant ! »

- Ah ! quel dommage. Est-ce que vous nous permettez de mettre cette partie dans notre article ? Cela fera peut-être évoluer les mentalités.

- Oui, sans problème.

Le domestique entra dans la pièce et déclara :

- Excusez-moi Madame mais on vous attend en haut pour les retouches de votre robe.

- Merci de nous avoir accordé ce temps. Nous espérons pour vous que votre mari sera bienveillant avec vous. Bonne continuation, dirent nos « journalistes » en se levant.

- C'était avec plaisir. Merci à vous et bon courage pour vos recherches. Emile peut, si vous le souhaitez, vous raccompagner.

- C'est très aimable de votre part. serait-ce abuser de votre gentillesse que de lui demander de nous amener à Angers car il nous reste une dernière visite à effectuer avant notre départ.

- Absolument pas. »

Mademoiselle Bigot appela Emile et lui commanda d'amener les trois voyageurs où bon leur semblerait. L'homme conduisit ainsi Elise, Jean et Julie rue Saint-Aubin où ils prirent de nouveau une chambre à l'hôtel du Cheval blanc. Ils savaient que leur voyage touchait à sa fin. Demain serait leur dernier jour.

V

Quand ils arrivèrent devant la prison le lendemain, un gardien se tenait devant la porte. Jean lui expliqua qu'il était journaliste pour le Gaulois qui est un journal parisien et qu'il voulait faire un article sur Marie-Madeleine. Ils traversèrent un long couloir sombre dont une très forte odeur se dégageait, les murs étaient abimés. Le gardien les accompagna dans une petite salle isolée. C'était une petite salle sombre qui contenait une table et plusieurs chaises, ils ne la reconnurent pas car elle avait les cheveux rasés. Elle avait l'air confuse et énervée. Ils s'installèrent mais avant qu'ils ne puissent dire quoi que ce soit, elle les coupa dans leur élan :

« Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

- Bonjour Madame Hérissé, nous sommes des journalistes du Gaulois, un journal parisien et nous aimerions vous poser quelques questions, répondit Julie.

- Pour commencer comment allez-vous ? osa timidement Jean.

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ! Vous me posez des questions juste pour me critiquer ! Et puis pourquoi vous intéressez-vous à moi ? Répliqua Marie-Madeleine, pleine de colère.

- Nous ne voulons pas vous offenser, on s'intéresse juste à vous et à ce que vous vivez, tempéra Elise.

- Comment vivez-vous le fait d'avoir été condamnée à vie ? commença Julie avec douceur.

- C'est dur, ce n'est pas la fin de vie que j'avais espérée mais mon acte n'est pas pardonnable.

- Pourquoi en êtes-vous arrivée à tuer votre mari ? Demanda le journaliste.

- Mon mari ! Je n'ai pas choisi d'être sa femme, et lui ne m'aimait pas, je crus même qu'il me détestait. Je passais mes journées la boule au ventre ne sachant jamais sa réaction à chacun de mes faits et gestes, leur répondit Marie-Madeleine la voix sanglotante. »

Ils restèrent tous les trois sans voix mais Jean finit par mettre fin au silence :

« Je suis navré que vous ayez dû endurer cela seule, les propos que vous nous relatez sont d'une violence extrême.

- En allant au procès nous avons appris que vous avez essayé d'avoir des enfants

mais qu'ils n'ont pas survécu. Pourquoi avoir voulu des enfants alors qu'il vous faisait tant souffrir ? Nous ne voulons pas vous replonger dans des souvenirs douloureux donc si vous ne voulez pas répondre nous comprendrons, lui dit Elise.

- Même si ces souvenirs sont douloureux cela ne me dérange pas d'en parler. Vous savez, il faisait ce qu'il voulait de moi, je n'osais pas réagir de peur qu'il me frappe. C'est comme ça que je suis tombée enceinte, le répondit Marie-Madeleine pleurant à chaudes larmes.

- Vous auriez aimé qu'ils restent en vie ? demanda Julie.

- J'aurais adoré avoir des enfants mais je suis soulagée qu'ils n'aient pas survécu car je ne voulais pas qu'ils vivent ce que j'ai vécu.

- Pourquoi ne pas avoir divorcé si vous étiez malheureuse ? Interrogea Elise.

- Divorcer ! Mais le divorce n'est jamais accepté pour une femme. De plus, j'habitais dans un petit village, tout se sait très vite, plus personne ne m'aurait adressé la parole, répondit-elle précipitamment. »

Soudain, le gardien entra en trombe dans la pièce et les informa qu'il leur restait seulement cinq minutes.

Alors Jean accéléra l'interview :

« Qu'en est-il des conditions de vie en prison ? Que faites-vous de vos journées ?

- Nous faisons beaucoup de travaux manuels, par exemple hier nous avons fabriqué des couteaux à plates semelles pour une entreprise et aujourd'hui nous avons des activités de couture. En ce qui concerne les conditions de vie, il n'y a pas beaucoup d'hygiène, nous dormons toutes ensemble dans un dortoir et bien sûr il y a des rats ! »

L'interview était finie, ils se saluèrent puis sortirent tous les quatre de la salle.

Le gardien raccompagna Jean, Elise et Julie à l'extérieur de la prison.

Ils firent le chemin inverse et débattirent :

« Qu'avez-vous pensé des réponses de Marie-Madeleine ? Demanda Elise.

- Elle avait l'air sincère et très émue. Je pense qu'elle disait la vérité, répondit Julie.

-Oui je suis d'accord, tout était basé sur des rumeurs et nous n'avions même pas l'avis de cette femme... reprit Jean.

-Les prisons ont bien changé de nos jours, dit Elise.

- De plus, elle avait l'air amaigri, renchérit Julie.

- J'aurais aimé en savoir plus, mais le gardien nous a vite interrompu...

- Nous sommes arrivés, je vous souhaite une bonne journée ! Nous coupa le cocher. »

Il les déposa devant l'hôtel.

« Préparons nos affaires et attendons la nuit, annonça Elise, je ne veux pas que nous nous fassions remarquer »

Julie et Jean approuvèrent. Ils patientèrent ainsi jusqu'à minuit puis prirent la direction de la place du ralliement, ils continuèrent jusqu'à la rue de chartre. Là, à l'abri des regards, ils passèrent sous le porche, pénétrèrent dans la grange et retrouvèrent non sans soulagement, la chronosphère à l'endroit où ils l'avaient laissée. Ils entrèrent dans l'habitable et Elise programma les données temporelles et géographiques nécessaires à leur retour. Elle confirma en exécutant le programme et la chronosphère disparut.

EPILOGUE

Au laboratoire, la tension était palpable, les ingénieurs avaient peur qu'ils ne reviennent jamais. Cela faisait huit jours maintenant que l'équipe des trois voyageurs était partie.

Tout à coup, un bruit se fit entendre et la chronosphère apparut. L'historienne, le journaliste et l'ingénieure sortirent de la machine à voyager dans le temps, heureux et indemnes de leur voyage. Toute l'équipe qui avait œuvré à ce projet fêtèrent leur retour en hurlant d'une joie mêlée de soulagement.

« Enfin, vous voilà ! Etes-vous arrivés à la bonne époque ? Au bon endroit ? Avez-vous pu rencontrer des habitants ? leur parler ? s'empressa de les interroger le chef d'équipe.

- Doucement Claude, nous avons tout le temps pour vous raconter notre voyage. Mais oui, tout a fonctionné comme nous l'espérions, calma Jean d'un air las.

- Oui, ce voyage nous a fatigué, renchérit Elise. Je t'avoue que ce dont j'ai besoin maintenant c'est d'une bonne douche et d'un lit douillet !

- Ne t'inquiète pas Claude, reprit Julie, nous avons l'intention d'utiliser les informations récoltées durant notre séjour.

Elle se tourna alors vers Jean et Elise :

- Un peu de repos nous fera du bien à tous mais demain nous devons commencer à rédiger notre récit de voyage. Les témoignages que nous avons réunis sont uniques : enfin, la voix des femmes va sortir de l'oubli ; enfin elles sortiront de l'ombre et le monde saura ce qu'elles vivaient, ce qu'elles pensaient, nous le leur devons ! s'exalta Julie. Et surtout Jean, n'oublie pas tes carnets. »

Les trois amis se séparèrent. Chacun se retrouvant seul avec l'histoire incroyable qu'ils venaient de vivre.